

CHAPITRE PREMIER

L'espace aliéné

Les rapports de l'homme et de l'espace sont très souvent décrits, notamment par les géographes, en termes d'« équilibre », d'« adaptation », d'« unité », voire de « logique » ou d'« épanouissement », les mots laissant le plus souvent supposer que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. La réalité vécue semble bien différente. Ainsi, les voyageurs en déplacement souffrent-ils de certains troubles physiologiques, variés et plus ou moins aigus selon les individus, ces affections souvent légères trahissant des difficultés d'adaptation, même chez des voyageurs très « rodés », même dans des conditions d'hygiène, de confort et de diététique standardisées au plus haut niveau, comme des spécialistes médicaux l'ont montré. L'accommodation de l'homme à l'espace ne va pas de soi. Un vaste champ reste à explorer, celui des affections de toute nature qui troublent les rapports des hommes aux lieux, de la maison à la région, de la claustration au voyage. Aux confins de la géographie, de la psychiatrie, de la médecine et de la sociologie, cette étude reste à faire et il serait prématuré de l'aborder en quelques lignes. Au moins posera-t-on quelques orientations de recherche et de réflexion, dans le prolongement des chapitres qui précèdent et dans l'affinement d'une analyse tendant à mieux cerner les rapports troublés de l'espace à la société et à l'individu.

1. LE FOU ET LE DÉLINQUANT

« Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère... je dirai comment je me suis résolu à commettre ce crime, ce que je pensais alors et quelle était mon intention, je dirai aussi quelle était la vie que je menai parmi le monde, je dirai ce qui se passa dans mon esprit après avoir fait cette action, la vie que je menée et les endroits par où je été depuis ce crime jusqu'à mon arrestation et quelles furent les résolutions que je pris... »

Michel Foucault et une équipe de chercheurs proposent à la lecture l'extraordinaire « Mémoire » de Pierre Rivière, jeune paysan du Bocage normand, triple assassin le 3 juin 1835 de sa mère, de sa sœur et de son frère¹. Les auteurs analysent les pièces essentielles du dossier médico-légal et étudient les rapports entre les actes de Pierre Rivière, le milieu où celui-ci vivait, leurs reflets sur la société de l'époque, le comportement des médecins et des juges. Les témoignages sont d'une telle précision qu'ils restituent une dimension supplémentaire sans que l'équipe de recherche l'ait particulièrement étudiée : l'espace vécu de Pierre Rivière avant et après son crime, l'espace vécu d'une famille paysanne du Bocage normand dans la première moitié du XIX^e siècle, l'espace vécu d'un fou, d'un égaré, d'un révolté, on ne sait.

La famille de Pierre Rivière et l'espace où elle vit ne sont en rien extraordinaires. Le grand-père Rivière possède 6 acres de terre à La Fautive, un village près d'Aunay-sur-Odon. Le père « fait valoir » cette terre. « Par la connaissance de François le Comte de Courvaudon », il épouse une fille du village voisin. Les âges et les fortunes « s'adonnent » à peu près. On passe devant notaire à Aunay. Plusieurs enfants naissent. Des querelles s'élèvent à propos des terres et des baux. Procès. Les époux vivent séparés. Tous les élé-

1. *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur, et mon frère... Un cas de parricide au XIX^e siècle* présenté par Michel Foucault, « Archives », Paris, Gallimard, 1973.

ments les plus caractéristiques de l'espace social du Bocage se trouvent ainsi réunis, tels qu'ils se perpétuent encore jusqu'à nos jours : la terre, le village, le bourg, le notable, une certaine liberté de mœurs et un esprit de chicane tempérés par le respect de l'ordre procédurier... En demeurant dans ce cadre, Pierre Rivière serait resté un paysan bocain parmi d'autres, dans un espace social et régional parfaitement réglé.

Mais Pierre Rivière n'accepte pas ce destin et il commet dans l'horreur du parricide un triple crime. Dès lors, tout se dérègle, particulièrement ses relations avec l'espace. Au confinement dans un espace clos succède une longue fuite : à la marche, le jeune homme parcourt environ 500 km en un mois. Les auteurs de l'étude peuvent fournir une description détaillée du trajet, accompagnée d'une carte.

En première analyse, la fuite semble folle, incohérente, sans issue, un peu comme le vol d'un papillon se heurtant à des vitres. Rivière se rend à Bayeux, à Port-en-Bessin, prend la route de Cherbourg, va à Vire, à Flers, pousse jusqu'à Caen avant de se faire arrêter à Langannerie sur la route de Falaise. L'homme traqué et indécis prend successivement toutes les directions.

Mais un ordre obscur se cache dans cette incohérence apparente. Rivière hésite entre plusieurs pulsions. L'une le confine dans des paysages qu'il connaît et qui peuvent lui permettre de se cacher aisément : il passe, en effet, la plus grande partie de son temps à l'intérieur du Bocage, dans un triangle compris entre Villers-Bocage, Condé-sur-Noireau et Vire, à l'abri des haies, des chemins creux et des bois. L'autre tendance le pousse à découvrir vers des horizons étrangers, vers le Bessin, vers la mer, à Port où il se nourrit de « crables » qui ne lui font pas « un bon effet », vers les îles Anglo-Normandes et à Cherbourg où il a le projet de se rendre, vers les plaines ouvertes de Caen et de Falaise où il sera pris. Au centre de tous ces trajets, il revient sans cesse dans les bois de Mesnil-Auzouf, non loin de chez lui. Emboîtée dans

Le cas de la Normandie ne saurait être considéré comme fortuit. La région vécue s'impose comme terrain de chasse et comme refuge aux délinquants¹. Ceux-ci sont issus, en règle générale, des couches les plus mal assimilées par l'ordre social et régional. Ils en expriment le trouble : particulièrement, en Basse-Normandie, les jeunes ruraux rejetés par la société traditionnelle et mal intégrés au système urbain et industriel, qu'ils forment des bandes lorsque le milieu urbain les a absorbés ou qu'ils restent en petits groupes lorsqu'ils vivent encore sur les marges de la ruralité. Dans presque tous les cas, ils s'attaquent aux nantis les plus vulnérables, parfois les plus pitoyables, se mettant doublement hors la loi et hors la morale. Ainsi exploitent-ils les failles les plus faibles du terrain et recréent-ils, dans la région, leur propre région, à leur image, secrète, clandestine et parfois sauvage au fond obscur d'une liberté rêvée, et d'autant plus conditionnée par l'ordre des hommes et des choses qu'ils semblent refuser celui-ci et lui échapper.

2. LES INADAPTÉS

Sans folie et sans délinquance, l'inadaptation des hommes à l'espace où ils vivent se manifeste comme un cas très fréquent, sans doute plus fréquent à notre époque que celui de l'adaptation. En première analyse et en règle générale, on peut admettre que dans les sociétés stables où les modalités et les valeurs de l'espace vécu évoluent lentement, sans profonde modification sur plusieurs générations, les inadaptations clairement formulées se révèlent marginales, plus le fait d'individus isolés que de groupes sociaux.

1. On a pris ici des exemples bien connus dans le cadre de régions encore enracinées aux limites du rural et de l'urbain. D'autres études sur les bandes des « banlieues » ou sur les « gangs » internationaux devraient être intégrées aux réflexions sur la nature nouvelle des répartitions régionales dans le cadre de la société industrielle ou postindustrielle.

Même lorsqu'ils vivent misérablement, les nomades sahariens, les paysans enracinés de la France de l'Ouest ou les prolétaires des bassins houillers du XIX^e siècle ne remettent pas en cause leur espace. Bien au contraire, ils sont attachés très fortement à leurs parcours et à leurs tentes, à leurs villages et à leurs bourgs, à leurs mines et à leurs corons. L'inadaptation se manifeste massivement lorsque de brutales transformations économiques et sociales opèrent une mutation des espaces vécus assez soudaine et assez radicale pour que les hommes ne retrouvant plus leurs lieux de vie et leurs régions soient pris de nostalgie, de vertiges, d'obsessions, sous des formes diverses. Dans le monde en mouvement qui est le nôtre, la région vécue apparaît ainsi beaucoup plus souvent comme la région des inadaptations, ou, au mieux, des adaptations en cours, que la région classiquement « adaptée ». Trois exemples très significatifs peuvent permettre de le montrer.

Les nomades sédentarisés deviennent de plus en plus nombreux au Maghreb, au Moyen-Orient, en Asie centrale et même au cœur du Sahara. Les transformations de l'espace vécu sont dans ce cas évidentes¹. De la tente (la *khaima* nord-africaine), la famille passe à la *mechia* de mortiers de terre séchées ou à la baraque en matériaux hétéroclites, une tente dégradée restant parfois au milieu d'un enclos de branchages et de constructions sommaires. Du long parcours sur plusieurs centaines de kilomètres ou du double finage complémentaire des semi-nomades, l'ancien pasteur se replie sur un défrichement médiocre, sur un pie-mont rocailleux qui devient pauvre champ de céréales, plus rarement sur un jardin irrigué. L'appauvrissement de l'espace est aussi manifeste du point de vue économique que du point de vue psychologique. Tout ce qui faisait l'orgueil des hommes

1. D'après observations personnelles (Constantinois, Tunisie centrale) et excursions sous la conduite de G. Baudet (Maroc) et M. Cote (Constantinois).

et des lieux a disparu : les groupements de tentes, les montures, les troupeaux nombreux de moutons, l'espace à l'infini des horizons. Interrogés sur l'ancien mode de vie, les hommes âgés le parent de valeurs positives, parcours largement ouverts, sources abondantes, piémonts boisés, tentes confortables. Les jeunes perdent vite la mémoire du temps et semblent souvent accablés dans l'isolement et la misère. Les mieux nantis au départ, les chefs de tribus, peuvent réaliser de fructueux regroupements agraires et devenir riches après avoir été puissants, notamment au Maroc. Mais la masse vit surtout en une ou deux générations l'appauvrissement des ressources, la perte des dimensions et des valeurs d'un espace ancestral et le repli sur des lieux sans identité. Le développement des soukhs et parfois des écoles esquisse une nouvelle armature régionale, compensations quasi dérisoires, au moins en un premier temps, à la destruction des rapports spatiaux et sociaux. Ce phénomène a pris des dimensions considérables et souvent dramatiques dans les pays du Sud bouleversés par les guerres, les catastrophes climatiques et les famines, par exemple tout au long du Sahel africain.

Les travailleurs immigrés dans les pays industrialisés et qui viennent des régions sous-développées changent, en quelques jours, de travail, de mode de vie, de civilisation et de région. La distance qui les sépare de la famille et des amis crée une sorte de double vie à laquelle quelques-uns s'adaptent remarquablement mais qui laisse la plupart d'entre eux dans un désarroi certain. Cette situation, trop bien connue en France, a été souvent étudiée par des sociologues, par des psychologues ou par des médecins qui soulignent la vulnérabilité de ces travailleurs (mise en évidence, par exemple, par une morbidité élevée, notamment en matière de tuberculose), l'agressivité souvent raciste du milieu d'accueil, la reconstitution de réseaux de solidarité ou d'exploitation entre immigrés selon leurs

origines. L'immigré ne se retrouve pas seul à Marseille, à Paris ou à Cologne. Il emprunte à la région d'immigration ses lieux de travail, d'habitat, de rencontre pour reconstruire avec ses semblables une région dans la région en défense contre l'isolement et contre l'agression d'un milieu hostile. Ainsi se manifestent des phénomènes de ségrégation et de « ghetto », dans le centre des villes ou dans les grands ensembles, lesquels traduisent conjointement la nostalgie des lieux perdus (le village, le médina, le soukh, le café, la place méditerranéenne...), la solidarité des groupes de même origine et le repli face à un univers étranger et parfois hostile. Mais, inversement, l'immigré de retour au pays d'origine ne s'y sent pas parfaitement adapté. Étranger chez lui, il vante aux autres les régions d'immigration et en apporte les valeurs. Le Kabyle reconstruisait une Kabylie parisienne avec des volets peints aux couleurs vives, des dimanches en « 403 » et des parties de pêche à la ligne. Et il fallut attendre les graves incidents racistes des années 1970 pour qu'Ivry, La Courneuve et Aubervilliers fussent décrits autrement que comme des paradis. Entre deux régions, l'immigré croise deux systèmes de valeurs et traduit l'une et l'autre, l'une par l'autre, en caricatures.

Les déracinés de l'urbanisation proviennent soit de régions rurales d'émigration, soit du centre de grandes villes en rénovation. Dans l'un et l'autre cas, ils ne se « retrouvent pas » chez eux dans les banlieues-dortoirs, vastes quartiers de pavillons ou grands ensembles collectifs. L'expression devenue populaire « métro-boulot-dodo » traduit cet éclatement et cet appauvrissement conjoints de la vie et de l'espace. Henri Lefebvre dans ses ouvrages sur la ville s'en est fait le sociologue. Chez les femmes surtout, l'inadaptation aux nouvelles formes de l'espace urbain semble manifester, qu'il s'agisse des ouvrières ou des employées surmenées entre le travail salarié, les trajets et le ménage, ou des femmes repliées et isolées dans des

appartements ou des pavillons au milieu d'un univers anonyme. Les « maladies » psychiques des nouvelles villes, angoisses, peurs de l'isolement, dépressions nerveuses, ont été nommées « sarcellites » en France ou *new town blues* en Grande-Bretagne. Sans doute avec quelque exagération souligne-t-on parfois des cas assez isolés pris pour des exemples significatifs. Des études statistiques sans complaisance révèlent souvent un coefficient de satisfaction assez surprenant chez les habitants des grands ensembles¹. Mais celui-ci porte toujours sur l'appartement et pratiquement jamais sur l'environnement, le voisinage, le quartier, la région qui font au contraire l'objet des plus vives critiques ou sont laissés à la plus morne indifférence. En fait dans la standardisation des constructions et l'éclatement des lieux fonctionnels, l'habitant perd le sens des espaces continus, de la région vécue. Et ce « manque », selon les classes sociales, se traduit en succédanés nostalgiques des lieux effacés : résidences secondaires et villages de goût rustique pour les catégories aisées, jardins, fleurs, balcons, pelouses des classes moyennes, « espaces verts » sanctifiés par les urbanistes, terrains vagues et « cabanes » des gosses et des rejetés.

Les nomades sédentarisés ou autres peuples soumis à des processus analogues, les travailleurs immigrés, les déracinés de l'urbanisation ne sont pas des marginaux. Ils forment des masses considérables, probablement de plus en plus nombreuses, comme si l'inadaptation à l'espace devenait la règle des civilisations contemporaines. L'homme contemporain apparaît à la recherche, parfois angoissée, de ses nouveaux territoires.

3. L'ALIÉNATION DE L'ESPACE

L'aliénation de l'espace doit être considérée comme la cause profonde, plus exactement comme

1. P. CLERC, *Grands ensembles, banlieues nouvelles. Enquête démographique et psychosociologique*, Paris, I.N.E.D., 1967.

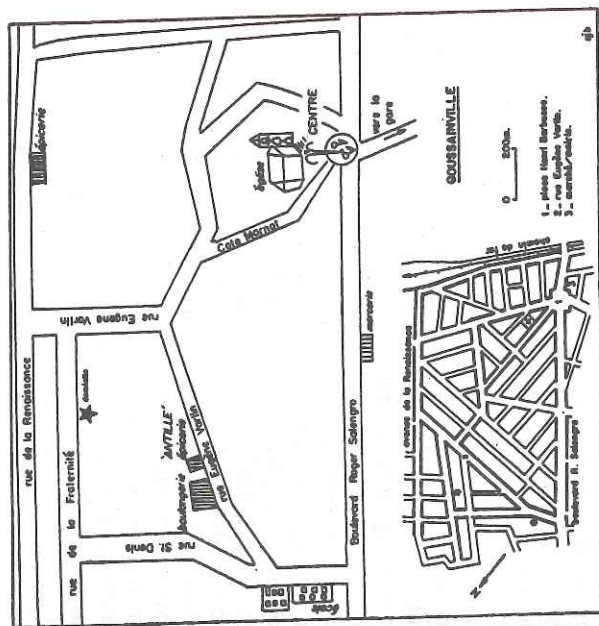


FIG. 12. — L'univers éclaté de l'habitat pavillonnaire : espace vécu à Goussainville (années 1970) (d'après Bertrand et Metton)

l'état explicatif des pathologies ou des inadaptations. La folie ou la délinquance constituent des réponses individuelles à l'aliénation, dans l'égarement psychique ou criminel. Le dément et le dévoyé (« celui qui est sorti du droit chemin... ») recréent dans la région l'espace que leur refuse l'ordre social. De même l'inadaptation de masses humaines considérables, et cela sans aucune pathologie individuelle, trahit-elle encore l'aliénation de l'espace dans ses ajustements nécessaires à la concentration des pouvoirs économiques et à la division du travail. D'une manière plus générale encore, l'aliénation de l'espace s'impose dans toute société, y compris les plus stables... et peut-être particulièrement dans les plus stables... À des degrés divers et selon des processus variés. Par

rapport à l'espace comme en toute chose, l'homme demeure un Prométhée mal enchaîné.

Marx et Engels n'ont jamais abordé pour lui-même le thème de l'espace, même s'ils l'ont à plusieurs reprises touché marginalement. Au cours de plusieurs essais, H. Lefebvre, qui avait déjà pénétré la question urbaine, élargit son propos pour étudier en marxiste « la production d'espace »¹. Pour le philosophe, l'espace constitue une dimension très importante de l'aliénation des hommes, particulièrement dans les sociétés industrielles et postindustrielles, aliénation produite par l'évolution socio-économique et inversement contribuant à entretenir et à régulariser celle-ci. La démonstration théorique (souvent trop théorique) ne sera pas reprise ici. Mais il peut être intéressant d'affiner par l'étude d'un ou plusieurs exemples ce type d'analyse afin de saisir les processus de l'aliénation dans la réalité d'un espace vécu.

H. Lefebvre pousse volontiers ses analyses les plus percutantes dans les sociétés industrielles avancées, là où la fonctionnalisation et la déshumanisation de l'espace deviennent les plus fortes, c'est-à-dire dans le cadre d'espaces très urbanisés. Il peut être fructueux de revenir aux limites du rural et de l'urbain pour saisir des contraintes plus subtiles mais non moins fortes. Le Bocage normand² abrite une société composée en majorité de petits éleveurs-agriculteurs qu'on pourrait décrire assez superficiellement comme « égalitaire » alors qu'elle est en fait structurée par une assez stricte hiérarchisation sociale : notables (propriétaires du sol ou autres moyens de production et intermédiaires indispensables avec les centres de décision régionaux et locaux) ; agriculteurs, propriétaires et fermiers ; classes moyennes peu nombreuses des bourgs ; ouvriers-paysans et ouvriers des quelques usines dispersées retenant un faible effectif de main-

d'œuvre... Mais la hiérarchie très réelle se trouve masquée aux yeux des « partenaires sociaux » sous une série d'ambiguïtés qui tiennent à la tradition régionale et qui contribuent à entretenir celle-ci. La religion, les relations de personne à personne, l'attachement à la famille et à la terre comptent plus que les rapports de classes. De la sorte, chacun se trouve relativement bien « à sa place ». Le grand propriétaire qui cumule la richesse, l'influence et l'intelligence (notamment l'intelligence des lieux et des hommes) fréquente Paris, les grandes villes françaises et européennes, aussi bien que Caen, Rennes ou Saint-Lô : c'est l'intermédiaire obligé des relations les plus difficiles en dehors de la petite région. L'agriculteur, très dépendant lorsqu'il est fermier, plus « maître chez lui » quand il est propriétaire, fréquente une région réduite, centrée sur son exploitation et animée par le lieu de rencontre du bourg et de la petite ville. Il en sort peu. L'ouvrier-paysan doublement attaché à l'usine et à l'exploitation n'a aucune autre possibilité d'échappée... La hiérarchie sociale se reproduit dans la hiérarchie des espaces vécus. Inversement, la hiérarchie des espaces vécus qui donne accès à des connaissances plus ou moins ouvertes sur le monde tend à conforter la hiérarchie sociale en la reproduisant. Tant dans les inégalités d'accès à l'émigration que dans la maintenance du système régional, l'école hiérarchisée joue un rôle très important : collège rural pour les plus démunis ; bonne institution privée comme Notre-Dame d'Avranches pour les enfants d'agriculteurs nantis ; grandes écoles parisiennes pour les fils de notables... Il s'agit à peine d'une caricature.

Ce retour sur le Bocage normand permet de saisir les principaux mécanismes de l'aliénation de l'espace qu'on retrouverait sous d'autres formes à d'autres stades de l'évolution historique. Trois processus doivent être soulignés :

- 1) L'appropriation des moyens de production se traduit aussi par l'appropriation matérielle de l'es-

1. H. LEFEBVRE, *La production d'espace*, Paris, Anthropos, 1974.

2. Centre d'Études régionales et d'aménagement de l'Université de Caen, *Saint-Hilaire-du-Harcouët, espace vécu et société régionale*, Caen, 1975.

pace. Le propriétaire possède la terre. L'État et les firmes possèdent la ville. La division du travail fragmente de plus en plus l'usage d'un espace humainement dévalorisé qui se réduit à une fonction.

2) L'accessibilité de l'espace se hiérarchise en fonction des possibilités matérielles et intellectuelles dont disposent les classes sociales. S'il est vrai que les « jets » donnent théoriquement à tous les hommes l'accès à tous les continents, cette possibilité n'est réelle que pour une minorité. De même, une minorité seulement utilise-t-elle régulièrement le « turbo-train » qui met Caen à deux heures de Paris. Ces minorités constituent les classes dominantes, l'une à l'échelle de l'économie mondiale, l'autre à celle d'une ville de la province française. Or cette inégale accessibilité de l'espace tend à entretenir aussi bien économiquement qu'intellectuellement l'inégalité sociale.

3) Le conditionnement social fait accepter plus ou moins heureusement les contraintes de l'aliénation de l'espace. Selon les besoins, on exalte le « chez-soi » de la famille bocaine ou la « mobilité » du travailleur des temps modernes. Par l'action subtile de la famille, de l'école, des mass media, l'espace se forme, s'apprend et se vit dans l'aliénation. Les hommes sont liés à leurs territoires, pour le meilleur mais aussi pour le pire.

Dans les pays les plus développés, la promotion de la plus grande partie de la population au rang de « classes moyennes » ne change rien à ces règles fondamentales.

CHAPITRE II

L'espace vécu

Pris en un sens un peu différent de celui qui a été retenu jusqu'à maintenant, l'espace « vécu » peut être opposé à l'espace « aliéné ». Tel sera l'essai tenté dans ce dernier chapitre. L'aliénation vide progressivement l'espace de ses valeurs pour le réduire à une somme de lieux régés par les mécanismes de l'appropriation, du conditionnement et de la reproduction sociale. L'homme, étranger à lui-même et aux autres, devient aussi étranger à l'espace où il vit. L'espace vécu, au contraire, devrait participer à la promotion de cette idée toujours nouvelle : le bonheur.

Sur ce chemin difficile, deux illusions doivent être écartées : les nostalgies passéistes et les aménagements dogmatiques. Les uns et les autres procèdent finalement du même idéalisme.

Pour échapper aux duretés des espaces présents, il peut être tentant, en effet, de se réfugier dans un « espace au passé ». Les cercles étroits d'une bourgeoisie érudite dont les intérêts et les comportements étaient brusquement dépassés par l'explosion urbaine et industrielle gardèrent pendant longtemps l'exclusivité de cette attitude. Les vieilles villes eurent et ont encore leurs « Sociétés des amis du vieux... », de même que les vieux pays. On peut ainsi vivre une Normandie ou une Bretagne « au passé », tout occupé à fréquenter, à étudier, à préserver ce qui, dans l'espace présent, demeure du passé : monuments